DISCOURS

PRONONCÉ LE 28 FÉVRIER 1883

AUX FUNÉRAILLES DE

M. LE BARON JULES CLOQUET

AU NOM DES CHIRURGIENS DES HOPITAUX DE PARIS

PAR

M. LE DOCTEUR PÉAN

CHIRURGIEN DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1883

DISCOURS

PRONONCÉ LE 28 FÉVRIER 1883

AUX FUNÉRAILLES DE

M. LE BARON JULES CLOQUET

AU NOM DES CHIRURGIENS DES HOPITAUX DE PARIS

Messieurs,

Le maître que nous pleurons était le doyen des chirurgiens des hôpitaux de Paris, au nom desquels je viens prendre la parole pour lui rendre les derniers devoirs. Par un privilège, rare dans notre profession, il était dans toute sa gloire, lorsque la génération à laquelle j'appartiens entra dans la carrière. A cette époque déjà lointaine (elle date de trente-cinq ans), M. Cloquet en avait franchi presque toutes les étapes. Élève distingué de l'École d'anatomie de Rouen, en 1806, docteur en médecine en 1817, M. Cloquet entra dans les hôpitaux par le concours en 1819, à l'âge de vingt-neuf ans, en qualité de chirurgien à l'hôpital Saint-Louis, où il fut adjoint à Richerand. Pendant

les dix années qu'il passa dans cet hôpital il publia non seulement un grand nombre d'observations chirurgicales, mais encore son beau mémoire sur les vers intestinaux. Il s'y fit remarquer, en outre, par son habileté opératoire et par son sang-froid qui déterminèrent Richerand à lui confier les opérations les plus difficiles de son service.

En 1821, lors de la création de l'Académie de médecine, il fut compris dans les onze premiers membres élus de la section de chirurgie. En 1830, il passa à l'hôpital Saint-Antoine. En 1831, il fut nommé chirurgien de la Maison Royale de santé. L'année suivante il contracta, dans cet établissement, le choléra qui sévissait alors avec tant de rigueur à Paris, et qui contribua à altérer profondément sa santé.

Dans la même année, il obtient, au concours, la chaire de pathologie chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris, et, quelques années après, celle de clinique chirurgicale dans l'hôpital de la Faculté.

C'est là que je le vis pour la première fois. A cette époque déjà, il se faisait suppléer par son digne élève, M. Larrey, qui, depuis, a parcouru, comme lui, la plus brillante carrière, et qui est resté l'un des rares survivants de tous les célèbres chirurgiens de cet hôpital aujourd'hui disparu.

Dès ce moment j'avais été frappé de la physionomie douce, bienveillante, de la parfaite distinction de M. Cloquet, du charme de son esprit et de ses manières, qualités que nous avons retrouvées depuis chez plusieurs maîtres également arrivés à une haute situation. Cette affabilité, cette correction de langage, cette sympathie qu'inspirait toute sa personne, contrastaient singulièrement avec la

brusquerie de ton et d'allures de quelques-uns de ses collègues qui, malgré leur incontestable autorité, laisseront dans les cœurs des souvenirs moins durables.

Ce n'était pas seulement par ces brillantes qualités que M. Cloquet commandait l'estime et le respect. Ce qu'il y avait à admirer plus encore chez lui, c'était l'étendue de ses connaissances, la sûreté de son diagnostic, son habileté d'opérateur. Mais en même temps combien j'étais douloureusement impressionné par l'état de langueur de sa santé! Depuis longtemps, elle avait été mise à de rudes épreuves par les travaux anatomiques auxquels il s'était livré avec passion et par l'atmosphère vicié des hôpitaux au milieu de laquelle il avait vécu. Aussi ne fus-je pas surpris lorsque, quelques années plus tard, il dut abandonner la vie militante pour tâcher de rétablir ses forces.

On le vit alors, tout en conservant assez de sa nombreuse clientèle de la ville pour subvenir aux exigences de la vie, consacrer le meilleur de son temps à suivre encore les travaux de la jeunesse d'alors, à la guider par ses conseils et à la soutenir par ses encouragements. Ce fut à cette époque seulement que j'eus la bonne fortune de me trouver plus directement en relation avec lui, à l'occasion d'un concours à la Faculté, où il fut mon juge. Épuisé par les années de lutte et de travail que je venais de passer dans les foyers insalubres de l'hôpital et de l'amphithéâtre, j'allais douter du succès et des moyens de poursuivre une carrière aussi hérissée de labeur et difficultés lorsque je me sentis vigoureusement soutenu par M. Cloquet, doyen d'âge du jury de ce concours. Non content de m'encourager de son appui, bien que je fusse complètement inconnu de lui, il

me fit entrevoir quels avaient été les obstacles qu'il avait dû surmonter lui-même dans de pareilles conditions, et ils n'avaient pas été moindres. Un semblable encouragement, venant de si haut, était bien fait pour tenir en haleine un élève jeune encore et sous le coup de l'enthousiasme que lui avait inspiré la lecture des travaux du maître. Ces travaux, devenus classiques, étaient exposés journellement par ceux de nos autres maîtres qui l'avaient remplacé dans les hôpitaux et qui, presque tous, depuis un trop grand nombre d'années déjà, ont succombé sous le poids des fatigues de notre belle et dangereuse profession.

Je ne me lassais pas d'admirer ce qu'il avait fallu dépenser d'énergie pour accomplir ces beaux volumes d'anatomie, dessinés de sa main, tous ces travaux sur l'anatomie générale, l'anatomie pathologique, la pathologie et la clinique chirurgicales, la médecine opératoire, sans parler d'autres productions non moins remarquables de littérature.

Que ne lui avait-il pas fallu de temps, de force, d'intelligence pour analyser, pour publier tous ces documents ! J'avais été frappé surtout des efforts, suivis de succès, qu'il avait dû accumuler pour enrichir ses œuvres de ses propres dessins et pour orner nos musées pathologiques de ses belles collections.

Devant cette sûreté de jugement, cette finesse d'aperçus, cette abondance de recherches, je comprenais pourquoi les forces physiques et morales avaient été ébranlées et pourquoi notre cher maître avait été contraint, à son grand regret, d'abandonner la vie active qu'il avait menée jusque-là avec tant d'ardeur.

Dès lors, je repris la lutte et il ne cessa de m'encourager. Depuis cette époque, les relations que j'eus avec lui furent entretenues, grâce à sa grande bienveillance, et elles me permirent ainsi d'apprécier, à la fois, ce que valait le savant et l'homme privé. Il ne croyait pas, comme quelques autres, que le champ de la chirurgie était épuisé et qu'il n'y avait plus de recherches nouvelles à faire. Il comprenait, il aimait la chirurgie, il considérait que ses ressources étaient inépuisables et, loin de détourner ceux qui avaient foi dans son avenir, il les poussait volontiers lui-même dans la voie du progrès.

Tant de titres devaient lui ouvrir les portes de l'Institut. Aussi y fut-il admis en 1855.

Bientôt un évènement important de ma vie me permit de resserrer les liens de notre intimité, ayant contracté une alliance dans une famille qui lui était attachée, depuis sa jeunesse, par la science et par l'amitié. Je ne fus plus seulement admis auprès d'un maître, mais auprès d'un ami, d'un père, dont je pouvais mieux encore apprécier les rares qualités de cœur. J'y trouvais des satisfactions d'autant plus douces que je le vis entouré de confrères, maîtres aussi, pour lesquels j'avais, depuis longtemps déjà, la plus profonde estime. Rien de ces froideurs que ses anciens succès lui avaient autrefois suscitées. Il n'y avait là que des hommes de valeur réelle, aussi dévoués qu'intelligents et que je me plus à aimer autant que lui.

Au milieu de ce groupe d'amis, il y avait une femme qui savait les attirer par l'attrait de ses charmantes et brillantes qualités, la digne compagne qui avait su comprendre ce qu'il y a de beau dans la vie du médecin, ce

qu'il y a de précieux à sauvegarder le plus longtemps possible une santé compromise par les efforts de la lutte et qu'il importait d'entretenir précieusement, comme une lumière destinée à guider les nouvelles générations. Quoi de plus encourageant, après une carrière aussi bien remplie, pour un médecin qui a voué son existence au salut des malades, que de sentir la sienne soutenue à son tour par une compagne aimée ! Aussi ne saurions-nous trop témoigner, avec notre respectueuse et sympathique admiration, notre sincère reconnaissance à la femme dont le dévouement rivalisait avec celui de l'ami et du savant éclairé qui lui prodiguait ses soins ; elle laisse un bel exemple aux compagnes de nos laborieux confrères.

Vous avez, comme nous, mon cher maître, apprécié la valeur de ces soins vigilants et affectueux qui nous avaient habitués à croire que de longtemps encore cette tombe ne s'ouvrirait pas devant nous. Mais le destin en a disposé autrement ; aussi, devant son arrêt, une pensée consolante nous soutient, c'est que vos beaux travaux, dont la plus large part vous a été inspirée pendant votre séjour dans nos hôpitaux, sont impérissables et que votre nom restera dans nos mémoires comme un de ceux qui honorent le plus la chirurgie française.